
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59389

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Rudolf BRAUN, David GUGERLI, *Macht des Tanzes. Tanz der Mächtigen. Hoffeste und Herrschaftszeremoniell 1550–1914*, München (C.H. Beck Verlag) 1993, 378 p., 27 illustrations.

Pour traiter un sujet aussi original et ambitieux, surtout avec une si large période, R. Braun et D. Gugerli ont choisi de concentrer leurs efforts sur quelques périodes de rupture: celles d'Elisabeth d'Angleterre, de Louis XIV, du XIX^e siècle et de Guillaume II. Leur propos est non pas tant de réaliser une histoire sociale de la danse que d'étudier les cultures du corps et des mouvements liés à la danse chez les élites. Si l'idée est excellente, la démarche adoptée appelle toutefois quelques réserves. L'absence totale de l'Italie étonne et Castiglione n'apparaît pas dans les sources imprimées, ce qui surprend pour une étude d'un aspect aussi important de la vie de cour. La partie consacrée à l'Angleterre élizabéthaine est entièrement de seconde main, même si sont utilisés d'excellents ouvrages de synthèse, tel celui de D. M. Palliser. Les descriptions détaillées des cérémonies de cour sont d'un grand intérêt, mais est-il nécessaire de faire entrer Habermas dans la danse et de se pourvoir de catégories interprétatives aux fondements historiques incertains, pour commenter les masques? N'était-il pas préférable de présenter clairement ce que les contemporains pensaient des allégories et du sens du cérémonial? Notons cependant les excellents développements sur le lien entre la danse et les jardins, sur la reine jardinière, Sun Queen, qui impose l'ordre au milieu du chaos. Pour la danse à la cour de Louis XIV, les sources imprimées sont davantage présentes et on appréciera l'utilisation des ouvrages de Bonnet et de Feuillet et la présentation des différents types de danse. Les travaux de L. Marin ou de J. P. Néraudau sont largement utilisés, à juste titre, pour montrer comment Louis XIV fait de la danse un instrument de domination de la cour qui doit prendre modèle sur lui.

L'étude des bourgeois dansants marque, en dépit de promesses du titre, l'abandon du monde de la cour. On assisterait au refus de l'Ancien Régime manifesté par l'individualisation du couple et la privatisation de la danse avec l'extraordinaire essor de la valse. C'est l'occasion de propulser Bourdieu au milieu des danseurs. Il est d'ailleurs rejoint sur le parquet par de nombreux historiens de la «société bourgeoise». La valse tourne alors au cotillon. Peut-on vraiment parler d'un mode d'expression corporelle propre à la bourgeoisie? Là encore des développements suggestifs – de nouveau sur les jardins, sur les journaux de mode, sur le parallèle avec cette autre domestication du corps qu'est l'entraînement militaire – sont noyés au milieu de considérations beaucoup plus générales sur la société. En revanche, on retrouve le monde des cours avec un chapitre d'un grand intérêt sur le renouveau de formes de danses traditionnelles dû à Guillaume II. Très logiquement, l'après 1918 voit la démocratisation de la danse.

La construction manque de clarté et les thèses défendues par les auteurs (utilité diplomatique de la danse, fonction emblématique de pacification de la cour et de la société, stratégie politique d'affermissement du pouvoir) ne sont pas assez vite mises en évidence. Pourquoi ne pas avoir plus insisté sur la mode, avoir négligé les jugements des moralistes et des Eglises? N'aurait-on pu évoquer les corps de ballet si importants pour l'histoire des opéras et donc des cours? L'insistance sur les aspects sociaux et politiques n'a-t-elle pas fait oublier que monarques et courtisans avaient pu aussi prendre plaisir à danser?

Olivier CHALINE, Paris

Heinz SCHILLING, *Die Stadt in der frühen Neuzeit*, Enzyklopädie deutscher Geschichte, Bd. 24, München (Oldenbourg Verlag) 1993, 148 p.

La finalité de la collection encyclopédique dont fait partie l'ouvrage d'Heinz Schilling, est de fournir de commodos instruments de travail présentant l'état de la recherche, les interprétations et les discussions. L'objectif est indéniablement atteint par l'auteur, professeur à Giessen puis à Berlin, et spécialiste d'histoire religieuse et urbaine.

Une première partie donne une vue d'ensemble synthétique des résultats de la recherche sur les villes allemandes à l'époque moderne. L'espace envisagé, sans être totalement celui du Saint Empire, en déborde parfois les limites. Ne sont oubliées ni les villes d'Autriche et de Bohême ni même Danzig. Des cartes présentent la situation à la fin du XV^e siècle et en 1800. Plusieurs sont d'ailleurs reprises de l'article d'Etienne François »Des républiques marchandes aux capitales politiques«, *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 25, 1978, pp. 578–603. Des tableaux, tirés des ouvrages de J. de Vries comme de P. M. Hohenberg et L. H. Lees, permettent, à l'appui d'un texte clair et dense, de suivre l'évolution de la population des villes les plus importantes et de la comparer avec le devenir d'autres cités européennes.

L'étude de la population urbaine est abordée dans une perspective comparative qui fait apparaître les disparités interrégionales. Les grandes lignes de l'évolution sont retracées, notamment la croissance démographique du XVI^e siècle et son ralentissement avant les épreuves de la Guerre de Trente Ans dont les effets très variés sont présentés avec précision. Suit une typologie des destins urbains, faisant particulièrement ressortir le parti qu'Hambourg sut tirer de circonstances, catastrophiques pour d'autres villes. Les conséquences sur les hiérarchies sociales ne sont pas oubliées, pas plus que les conflits postérieurs à 1648. L'image qui se dessine est nuancée, différente de celle souvent trop pessimiste qui avait longtemps prévalu. Le lecteur peut donc suivre le passage d'une pyramide urbaine dominée en 1500 par Cologne suivie de Lübeck, Danzig, Magdebourg, Nuremberg, Prague, Strasbourg et Augsbourg, à une autre configuration nettement marquée par l'émergence de grandes capitales politiques et de centres économiques, Vienne, Berlin, Hambourg, Prague. L'accent est ensuite mis sur la pérennité des formes de la vie sociale comme du modèle démographique »d'Ancien Régime«, ce qui mériterait sans doute de plus amples développements et, au moins, quelques interrogations pour la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le système urbain est aussi envisagé à la fois en fonction d'une typologie fonctionnelle et de ses aspects régionaux confrontés aux grandes évolutions commerciales dues à l'essor atlantique et au rôle des Provinces Unies. Un dernier thème concerne les rapports entre les villes et le développement d'Etats territoriaux à l'intérieur de l'Empire. Si les conséquences sont indiscutablement funestes pour les libertés urbaines et la revendication d'indépendance, il n'en demeure pas moins vrai que les nouvelles données politiques ouvrent aux villes et à leurs bourgeoisies des champs d'action inédits.

Claire, mais parfois trop succincte à cause de l'assez faible nombre de pages (49) qui lui est consacré, cette vue d'ensemble ne prend tout son intérêt que rapportée à une très riche présentation de l'état de la recherche, ce qui ne surprend guère de la part d'un spécialiste des sociétés urbaines de l'Allemagne du Nord-ouest, de la conscience politique et du calvinisme. Chacun des thèmes abordés est repris, en fonction des débats historiographiques, ce qui permet de bien comprendre quelles questions ont retenu l'attention des historiens des villes allemandes. Le passage d'une historiographie longtemps dominée par l'intérêt pour l'Etat comme par la valorisation des cités médiévales dans une perspective libérale et plutôt juridique, à des curiosités plus variées et indépendantes des préoccupations du XIX^e siècle, est nettement décrit. Grâce à l'ouvrage d'Heinz Schilling, il est possible de repérer les voies très différentes suivies par l'histoire urbaine en Allemagne et en France. La différence est nette dans le chapitre sur la notion d'urbanisation. Un lecteur français sera sans doute surpris de ne pas y voir la démographie urbaine occuper la place notable qui est la sienne en France. Les réseaux urbains (la chose plus que le mot absent ici) sont étudiés, mais l'accent est peu mis sur l'évolution de la population elle-même: mouvement des mariages, des naissances, des sépultures, et sur des questions pourtant importantes comme la mortalité urbaine, l'abandon, l'éventuelle mise en nourrice, la contraception. S'il est question d'émigrés pour raisons religieuses, l'immigration urbaine de manière générale semble rester dans l'ombre, alors qu'elle pourrait donner plus de relief et de mouvement à la présentation du réseau urbain. Les rapports ville-campagne, certes évoqués, notamment à partir des travaux de R. Kiessling sur la Souabe, ne sont pas seulement faits de pouvoir politique et de proto-industrialisation. Autant

de différences historiographiques sensibles, même si des historiens français ont apporté une contribution notable à la connaissance du passé des villes allemandes. L'insistance porte davantage ici sur l'urbanisation entendue comme un élément d'une modernisation générale débouchant sur une uniformisation au XIX^e siècle. Il y est plus question de concentration d'activités et de fonctions que de démographie et de familles. C'est ce qui explique la volonté de dégager une typologie des villes à partir de monographies soignées qui présentent des sociétés urbaines très variées.

Deux grands thèmes ont particulièrement retenu l'attention des historiens allemands: les villes et l'Etat ainsi que les villes, l'Eglise et la religion. Là encore, il est possible, grâce à l'exposé précis d'Heinz Schilling de comprendre des approches assez différentes des françaises peu enclines à aborder de telles questions dans un cadre urbain. Il est vrai qu'il s'agirait plutôt ici de la formation des Etats, marquée par les deux vagues de Réformation et le phénomène de «confessionnalisation», le développement de bureaucraties et des tentatives mercantilistes. La manière dont les sociétés urbaines, des villes d'Empire comme des autres, prennent part à ce phénomène ou le subissent, la question, essentielle et désormais mieux vue en France, de la police et du gouvernement urbain, avec l'apport spécifique de la problématique de la «Sozialdisziplinierung» sont largement évoquées. La culture politique des élites urbaines et son évolution, thème cher à l'auteur, fait aussi l'objet de pages très commodes pour comprendre la place des différents types de villes et leurs aspirations dans l'Empire, surtout dans les années décisives 1450–1550. Les questions proprement religieuses sont présentées avec soin et détail. On ne peut que recommander la lecture de ce chapitre à qui voudra se renseigner sur les aspects urbains de l'historiographie des Réformations. Les initiatives des gouvernements urbains, les aspirations du reste de la population sont énoncées avec nuances à partir de l'apport d'interrogations historiographiques liées à des problématiques très diverses. Sur des phénomènes discutés et étudiés sous l'angle de la sociologie religieuse, tels que la «confessionnalisation», la frontière et la coexistence, la présence plus ou moins reconnue de minorités, le lecteur trouvera une précieuse information historiographique. Il pourra constater, notamment grâce aux travaux de Gérard Chaix, le renouvellement en cours des connaissances sur des cités restées catholiques. Mais là ne s'arrête pas l'intérêt de cet ouvrage aux dimensions pourtant modestes. L'auteur y exprime des souhaits propres à orienter l'activité des chercheurs en indiquant l'utilité de comparaisons multipliées entre des monographies abondantes, comme d'études plus nombreuses sur la fin du XVI^e siècle.

Une bibliographie thématique fournie, des index (nominum, locorum, rerum) permettent de faciliter l'usage de cet ouvrage et d'en prolonger la lecture.

Olivier CHALINE, Paris

Karlheinz STIERLE, *Der Mythos von Paris. Zeichen und Bewußtsein der Stadt*, München/Wien (Carl Hanser Verlag) 1993, 987 p.

Les grandes cités sont des réseaux de signes, et à ce titre elles doivent être lues, déchiffrées comme des livres, sans même que leur assimilation au statut de livre soit véritablement une métaphore. Elles ont la capacité de sémiotiser tous les phénomènes. Pris dans l'instant, ce travail de transmutation des phénomènes en signes, opéré par la ville, constitue un état de conscience, mais d'une conscience éclatée, parcellisée. Le discours sur la ville, en fait le discours que la ville tient sur elle-même, donne à ces états de conscience une cohérence. Il constitue le lieu où la sémiotique de la ville devient véritablement réflexive, le lieu où la ville prend conscience d'elle-même. Tel est l'arrière-plan à la fois sémiologique et phénoménologique à partir duquel Karlheinz Stierle, dans un travail qui constitue un ensemble quasiexhaustif d'analyses consacrées à la littérature sur Paris, aborde le mythe de la ville. Les diverses formes de réflexion discursive de la ville ne se juxtaposent pas mais s'enchaînent. Le